

**toulmonde  
parle français**

Office  
national du film  
du Canada

National  
Film Board  
of Canada



**Par une belle  
nuit d'hiver**

un film de Jean Beaudin

# Éditorial



## toulmonde parle français

Édition: Isobel Marks  
Recherche/rédaction: Gilles Thérien  
Consultation  
pédagogique: Gérard Charbonneau  
Conception graphique: Dauphinois+Charbonneau

Apprendre une langue c'est, bien sûr, savoir construire des phrases, savoir exprimer des besoins, pouvoir travailler et survivre mais c'est, aussi, bien plus que cela.

### **C'est apprendre à communiquer.**

Grâce au langage, il est possible de *pénétrer une culture, comprendre une mentalité, déceler les mécanismes de fonctionnement d'une société.*

Posséder une langue à ce point, c'est être un peu plus. C'est une tâche difficile que l'apprentissage strict de la langue ne peut accomplir, d'où la série

### **Toulmonde parle français.**

Aux différents films s'ajoutent des brochures. Chacune est construite autour d'un thème tiré du film. Mais la brochure contient bien d'autres choses: une section "vocabulaire", de l'humour, des textes classiques, des témoignages, un retour en arrière dans l'histoire, une recette, un peu de musique bien québécoise, et une mine de petits renseignements bien utiles à qui veut connaître le Québec.

Chaque brochure est un petit morceau du Québec, une amorce de communication.

«**Je me souviens**». C'est la devise du Québec. Mais je me souviens de quoi! Le Québécois des années 70 se souvient. Il passe par sa mémoire chaque fois qu'il veut savoir qui il est.

Le 13 septembre à dix heures du matin, tout était fini, terminé, achevé. C'était en 1759. On appelle ça maintenant le «complexe des Plaines d'Abraham»... ou encore la conquête. En 1763, la France cède à l'Angleterre la Nouvelle-France. Ceux qui veulent quitter peuvent le faire dans les dix-huit mois, à condition de ne vendre leurs biens qu'à des anglais.

«**Je me souviens**». Pendant la révolution française, les nouveaux Québécois se sont ralliés à la royauté britannique. Ils avaient déjà refusé l'aventure républicaine des États-Unis. Avec regret pour certains si on en juge par des aspects secondaires de la révolte de 1837-8, durement mâtée par l'autorité anglaise.

«**Je me souviens**». En 1867, les deux nations fondatrices, l'anglaise et la française, se sont unies par un contrat de fédération. Le Canada est né. Il a grandi dans la zone d'influence des États-Unis, animé par les mêmes idéologies économiques.

Anomalie ethnique, le peuple du Bas-Canada, la nation française, est demeurée française dans cet environnement anglo-américain. Les élites parties en 1760, le peuple s'est attaché à conserver ce qu'il a cru être sa vocation et sa nature, la foi catholique et la langue française.

Aujourd'hui plus que jamais, le Québécois a besoin de s'identifier. L'influence américaine, si grande sous toutes les latitudes, doit être transformée selon les moeurs de cette enclave de 6 millions de francophones, sans quoi l'assimilation sera inexorable.

La vigile est assurée par les créateurs, poètes, peintres, musiciens, cinéastes, chansonniers qui se sont employés à affirmer notre identité, jusqu'à ce que les hommes politiques prennent aussi partie. La langue est au centre du débat. Elle est française et québécoise, elle est aussi franglaise. La parole devient acte et l'anomalie ethnique persiste.

Qui sont ces québécois, brusquement révélés au monde en 1967 par une petite phrase d'un grand homme, du haut de l'illustre balcon? L'époque du messianisme est révolue. Personne ne croit que le Québec est porteur d'une mission unique. Mais, en même temps, le réalisme se taille un chemin dans la vie quotidienne. Montréal est la seconde ville francophone au monde. Centre international, Montréal monopolise les dynamismes de tous et chacun. Les arts se portent bien. La pensée est moins monolithique, moins figée.

L'épopée québécoise ne se fait pas sur des champs de bataille, le drapeau à la main. Elle prend place tous les jours dans la vie de chacun. Affirmer ses différences, s'exprimer librement, compter sur soi pour vivre, tels sont les aspects de cette épopée.

**Je me souviens**: la mémoire est double, celle des subtilités de la mère Europe et celle des grands espaces de l'Amérique.

Gilles Thérien

# Par une belle nuit d'hiver

Racontez l'histoire du film à partir des photos contenues sur cette page et sur la page suivante.



1



2



3



4



5



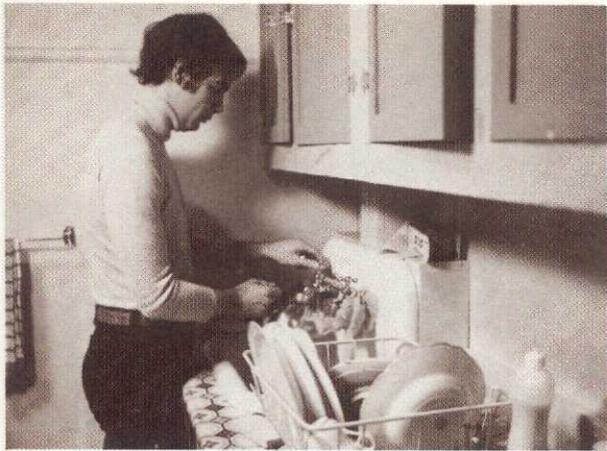
6



7



8



9



10



11



12



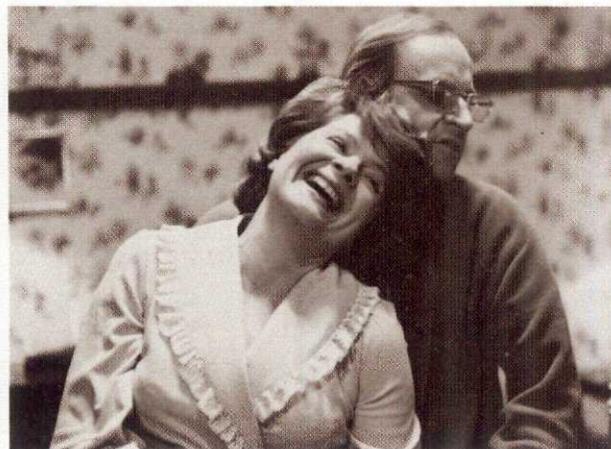
13



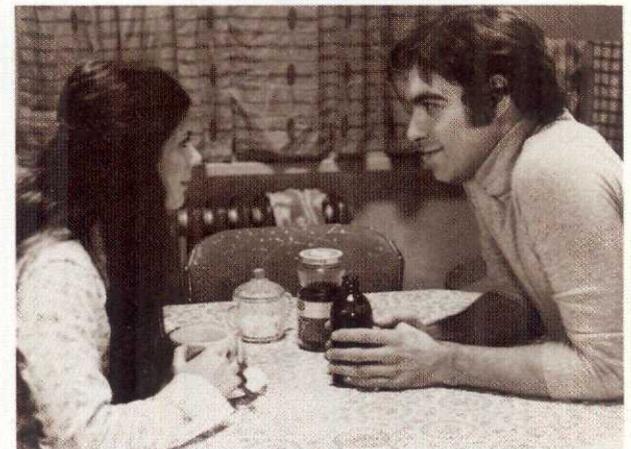
14



15



16



17



18



19



20

# Le français des Québécois

Depuis une bonne décennie, le problème de la langue au Québec a pris une coloration très particulière. On distingue la langue parlée et la langue écrite. Dans cette dernière, on retrouve trois types d'utilisation: le français international, le français québécois et le "joual".

Le joual connaît actuellement une carrière littéraire importante. Beaucoup d'auteurs québécois l'adoptent comme étant plus conforme à la réalité sociale. Cette attitude a provoqué des débats passionnés, chacun cherchant à déterminer qui était le plus fidèle représentant du fait québécois.

À côté du joual, on retrouve le français québécois, une sorte de patois paysan qui se veut, lui, fidèle à la réalité rurale. L'écrivain cherche alors à reproduire certains régionalismes qu'il incorpore à une syntaxe française correcte.

Enfin le français international, lui, désire se situer sur le plan d'une francophonie qui englobe la France, les pays africains francophones et le Québec.

Ces trois attitudes se retrouvent simultanément chez différents écrivains. Il est moins question de mode que d'attitude ou d'idéologie. Ceux qui utilisent le joual travaillent à la fabrication de toutes pièces d'une langue. C'est pour eux l'unique solution aux maux du Québec, la seule voie sur le chemin de l'identité nationale.

«Tout débat sus l'joual qui tient pas compte de ça veut rien dire que c'qu'on sait déjà, que c'qu'on vit déjà pis c'qu'on est tannés d'savouère pis d'vivre — y faut inventer un nouvel homme à l'Homme québécois, et pis c't'homme y passe par le joual, not'e prise de possession du langage différenciel, notre grande Bibitte amoureuse, not'e rêve collectif.»

Victor-Lévy Beaulieu

**Pour les autres, il s'agit d'une peinture qui se veut le plus fidèle possible, ou d'un régionalisme qui veut révéler une sorte de poésie ou de saveur paysanne.**

C'était Alexis. Habillé de noir, frais rasé, un chapeau neuf à la main, mais le visage triste, il s'informa de la malade.

— Comment va-t-elle? C'est-il pire? Le docteur va-t-il venir? En tout cas, Bertine, ta mère t'envoie ça pour Donald. C'est de la moutarde, pour faire une mouche, de la graine de lin pour une tisane, pis cette bouteille-là, icit', c'est du sirop de navet. Rien de meilleur pour elle. Si Donald revient pas avec ça, je sais pas comment ça peut retourner? Tu comprends, je serais ben venu hier, mais j'ai été retenu au village.

La vérité, c'est qu'il avait bu jusqu'à se saouler, le pauvre homme. Il voulait noyer sa peine. Et sa peine, maintenant plus vive et plus rouge que jamais, remontait à la surface. On le vit bien à son teint, à son énervement, surtout quand il s'engagea dans l'escalier.

Avec des précautions infinies, comme s'il entrait dans un lieu saint, il s'approcha du lit.

— Comment ça va, ma Donald, dit-il, avec une douceur qui l'étonna lui-même?

— Alexis . . .

Et la malade lui tendit une main moite qui prenait l'apparence de la cire.

— Écoute, Donald. Je m'en vas aller en chercher un docteur pour toé. J'irai jusqu'à Sainte-Agathe, s'il faut.

— Non, Alexis. Les chemins sont trop mauvais. C'est trop loin. En tout cas, fais le bon garçon.

Elle eut de la difficulté à terminer sa phrase. Une quinte de toux la secouait.

— Il n'y a pas de mauvais chemins; il n'y a pas de loin: je serai icit' avec un docteur pas plus tard qu'à soir, assura le brave homme.

Claude-Henri Grignon

Un homme et son péché. Les Éditions du vieux chêne, Montréal, 1944 — pp. 90-91

**Enfin, il y a ceux qui veulent s'emparer du français dans sa totalité, la maîtrise absolue de la langue étant un moyen de se posséder soi-même. André Langevin est un excellent exemple de l'auteur qui maîtrise l'ensemble, n'hésite pas à utiliser les niveaux de langage qui conviennent à ce qu'il veut exprimer.**

Claire Peabody chante, danse, s'écoule, moelleuse, alanguie, sous la douche, qui abolit le temps et l'espace, la ramène, intacte, aussi familière et hors d'atteinte qu'un pluvier, dans la grande maison gris ardoise de Suoco Pool, perchée sur le promontoire chauve dont le dessin sans bavures rompt, très loin dans la mer, l'arc pur de la plage.

Plus loin encore. À l'extrême horizon, à l'arête de la chute verticale de l'océan sur d'invisibles espaces, l'écume des brisants que le soleil couchant éclaire parfois, l'imperceptible mât du phare désaffecté, et la chambre close de pierres éboulées, la chambre tapissée de varech et de coquilles de calcaire réduites en poudre. La chambre éolienne qui capte toutes les voix de la mer pour les amplifier, vibre au moindre souffle.

Plus loin que Claire Peabody, personnage trop bref et d'emprunt, lové sous la cendre d'un seul hiver.

André Langevin

L'élan d'Amérique  
Cercle du livre de France, 1972 — p. 7

**Il ne s'agit pas de savoir qui a raison car chacun travaille à la fabrication du Québec. Le temps seul permettra d'y voir plus clair.**

# Homo Quebecensis

## Les Gens de mon pays

«Les gens de mon pays  
Ce sont gens de paroles  
Et gens de causerie  
Qui parlent pour s'entendre  
Et parlent pour parler  
Il faut les écouter  
C'est parfois vérité  
Et c'est parfois mensonge  
Mais la plupart du temps  
C'est le bonheur qui dit  
Comme il faudrait de temps  
Pour saisir le bonheur  
À travers la misère  
Emmaillée au plaisir  
Tant d'en rêver tout haut  
Que d'en parler à l'aise.»

*Gilles Vigneault*

Extrait de: «Les Gens de mon Pays» p. 9  
Nouvelles Éditions de l'Arc, Montréal.

«Je crains que le besoin exaspéré d'identité (légitime, est-il besoin de le dire?) nous amène, pour la langue comme pour le reste, à consacrer notre condition de prolétaires et de dépossédés en Amérique. Nous mettre à l'écart, bien au chaud, dans l'isolement où on nous a acculés, n'est-ce point consacrer notre esclavage? N'avons-nous pas à conquérir le français comme nous devons rapatrier notre autonomie politique et notre pouvoir économique?»

*Fernand Dumont*, sociologue

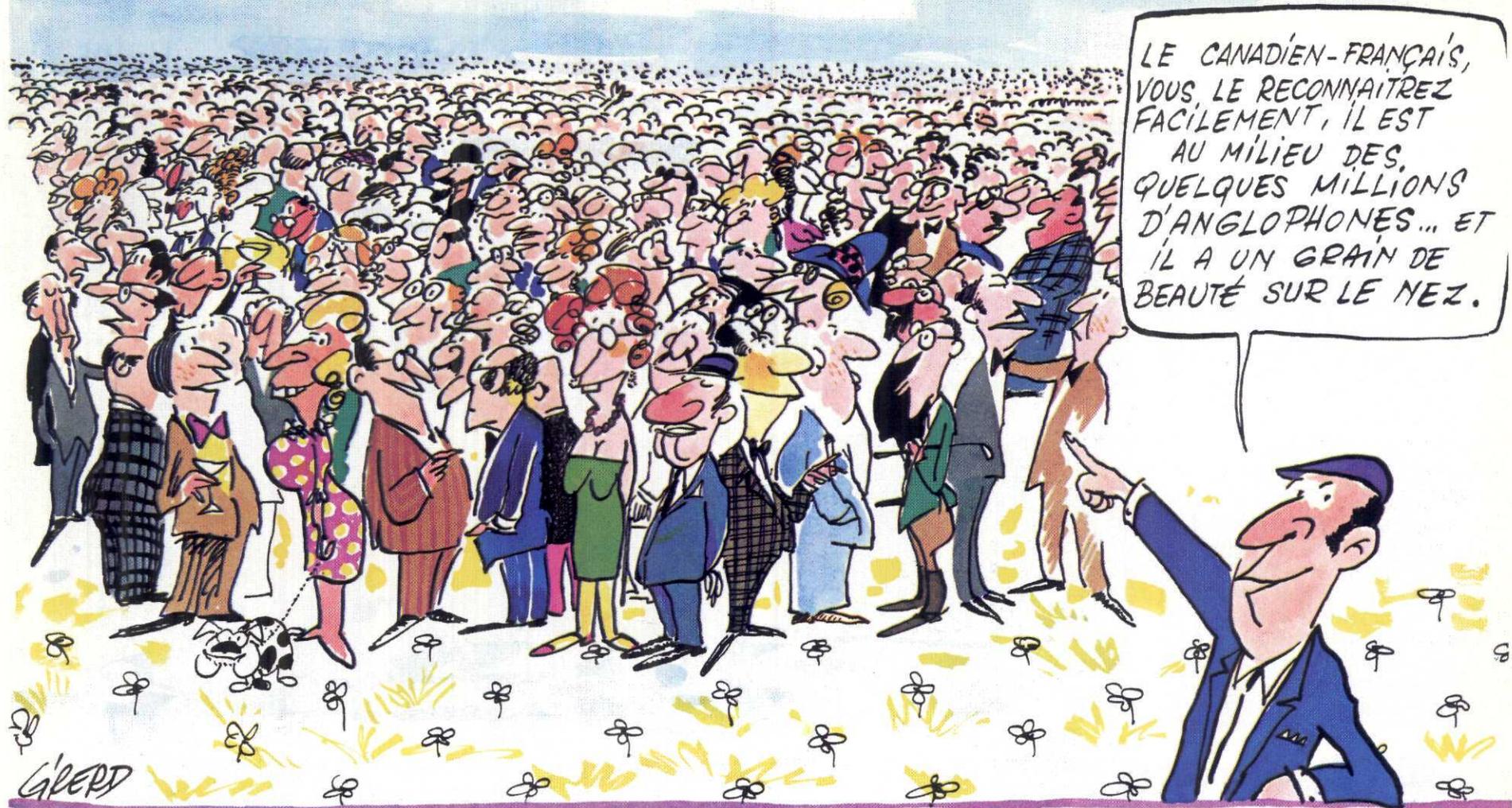
La revue *Maintenant*  
Mars 1974 — p. 25

(Le Québec) Il se distingue, à coup sûr, de ses voisins nord-américains, par la langue et la religion. C'est ce qui saute aux yeux dès l'abord. Qui ne voit pas, toutefois, que ces pratiques culturelles ont été particularisées au cours de l'histoire et qu'elles sont partie intégrante d'une société qui leur donne une physionomie bien individualisée? C'est davantage au niveau de l'ensemble que constitue la société globale qu'il faut chercher la spécificité du Québec et des Québécois. Dans une première approche, on peut dire que se télescopent, sur une période relativement très courte, trois types de société et de mentalité: de l'âge de la paroisse à celui de l'électronique, en passant par le libéralisme concurrentiel. Ce qui rend le Québécois assez déroutant pour qui l'aborde. Pour les uns, c'est un personnage folklorique assez «juteux qui sort tout droit de sa campagne; pour d'autres, il apparaît très bien adapté à la nouvelle société en gestation. Archaïsme et futurisme, tels sont les traits les plus contrastés de ce type d'humanité. De tous les phénomènes qui puissent expliquer davantage le visage actuel du Québec, il semble bien que ce soit celui de la dépendance. Elle dure depuis toujours et se faufile dans tous les replis de cette formation sociale.

*Marcel Rioux*

Les Québécois  
Les Éditions du Seuil, 1974

Les institutions de France durant la période de colonisation du Canada étaient, peut-être plus que celles de n'importe quelle autre nation d'Europe, propres à étouffer l'intelligence et la liberté de la grande masse du peuple. Ces institutions traversèrent l'Atlantique avec le colon canadien. Le même despotisme centralisateur, incompetent, stationnaire et répressif s'imposa à lui. Non seulement on ne lui donna aucune voix dans le gouvernement de sa province ou dans le choix de ses dirigeants, mais il ne lui fut même pas permis de s'associer avec ses voisins pour la régie de ses affaires municipales que l'autorité centrale négligeait sous prétexte de les diriger. Il obtenait sa terre d'après une tenure singulièrement propre à promouvoir son bien-être immédiat, mais qui entravait son désir d'améliorer son sort; il était aussitôt placé à la fois dans une vie de travail constant et uniforme, dans une très grande aisance et dans la dépendance seigneuriale. L'autorité ecclésiastique à laquelle il s'était habitué établit ses institutions autour de lui, et le prêtre continua à exercer sur lui son ancienne influence. On ne prit aucune mesure générale en faveur de l'éducation et comme la nécessité n'en était pas ressentie, le colon ne fit aucun effort pour réparer cette négligence du gouvernement. Nous ne devons donc pas nous étonner que, dans de telles circonstances, ces hommes habitués aux travaux incessants d'une agriculture primitive et difficile, habituellement friands de réjouissances populaires, se réunirent en communautés rurales, occupant des portions d'un sol tout entier disponible et suffisant pour pourvoir chaque famille de biens matériels bien au-delà de leurs anciens moyens ou presque au-delà de leurs désirs; qu'ils ne firent guère de progrès au-delà de l'aisance que la fertilité du sol leur imposait; qu'ils demeurèrent sous les mêmes institutions le même peuple ignare, apathique et rétrograde. Le long des rives alluviales du Saint-Laurent et de ses tributaires, ils ont défriché deux ou trois bandes de terre; ils les ont cultivées d'après les plus mauvaises méthodes de petite culture. (. . .) Toute l'énergie qui existait



parmi la population fut employée au commerce des pelleteries et à la chasse qu'eux et leurs descendants poussèrent au-delà des Montagnes Rocheuses et qu'ils monopolisent encore, en grande partie, dans toute la vallée du Mississipi. La masse de la société montra dans le Nouveau Monde les caractéristiques des paysans d'Europe. La société était dense et même les besoins et la pauvreté qui accompagnent le trop-plein démographique du Vieux Monde ne furent pas tout à fait inconnus ici. Ces gens s'accrochèrent aux anciens préjugés, aux anciennes coutumes, aux anciennes lois, non à cause d'un fort sentiment de leurs heureux effets, mais avec cette ténacité irrationnelle d'un peuple mal éduqué et stationnaire. Ils n'étaient pas non plus dépourvus des vertus d'une vie simple et industrielle, ni de celles que, d'un commun accord, les hommes attribuent à la nation dont ils sortent. Les tentations qui, dans les autres États, conduisent aux délits contre la propriété et les passions qui provoquent la violence étaient peu connues parmi eux. Ils sont doux et accueillants, frugaux, ingénieux et honnêtes, très sociables, gais et hospitaliers; ils se distinguent par une courtoisie et une vraie politesse qui pénètrent toutes les classes de leur société.

Lord Durham

Le Rapport Durham (1839)

Nous sommes des Français d'Amérique. Français d'Amérique: un esprit et un corps. Cet esprit, c'est la pensée française la plus authentique transmise à un moment particulièrement heureux d'équilibre et de vigueur. Mais cette pensée tempérée venait, ici, assumer un corps qui ne l'était guère: pays nordique aux lointains inaccessibles, où vastes forêts, vastes plaines, vastes mers intérieures ignorent l'homme et le fixent au sol aux croisées mystérieuses de distances contraires. Ou bien, subitement grisé de silence et d'espace, le jetant vers des horizons illimités aux promesses de grandeur. Colon tenace au regard posé sur la terre, ou coureur des bois: ces deux formes initiales de la vie au Canada ont marqué son intelligence. Notre histoire littéraire, par exemple, pourrait se prêter à ce partage qui rangerait, d'un côté de la droite imaginaire, le culte du terroir et du passé, et de l'autre les aventuriers de la pensée. Disons plutôt les aventuriers de l'imagination, pour caractériser une attitude d'esprit toujours actuelle et particulièrement marquée chez un peuple jeune et qui groupe, dans le passé, quelques faux grands poètes et orateurs sonores et, dans le présent de chaque génération qui monte, ces révoltés qui, tous les vingt ans, voudraient détruire pour recommencer.

Ernest Gagnon

L'Homme d'ici — H.M.H., 1963  
pp. 157-158

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le Québec a reçu la visite de nombreux écrivains et artistes européens en exil. Parmi eux, André Breton et Fernand Léger. L'univers des surréalistes, les recherches de la peinture moderne ont eu une influence marquante sur un groupe d'artistes conscients des difficultés de vivre au Québec et de la nécessité de crier cette difficulté. On trouve parmi eux le peintre Paul-Émile Borduas et l'écrivain Claude Gauvreau, tous deux décédés. On note aussi la présence de Marcelle Ferron, Jean-Paul Mousseau, Jean-Paul Riopelle.

La peinture québécoise a atteint plus rapidement que les autres arts une maturité d'expression. Le manifeste que signaient Borduas et les autres en 1948, et qui avait pour titre «Le refus global», n'est pas étranger à ce développement. Aujourd'hui, la peinture a conquis ses lettres de noblesse.



1



2



3

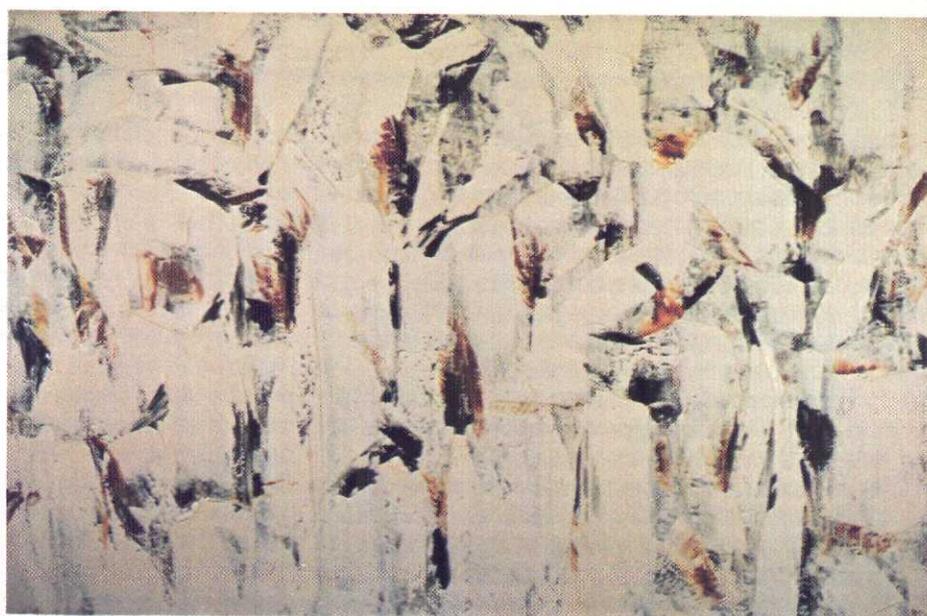
**1. Leduc, Ozias**  
La vieille forge c. 1890  
M.Q.  
Huile sur toile  
19 $\frac{3}{16}$  x 25 $\frac{7}{8}$

**2. Julien, Henri**  
La chasse-galerie  
1906, M.Q.  
Huile sur toile  
21 $\frac{3}{16}$  x 26

**3. Suzor-Coté, Aurèle de Foye**  
Le dégel sur la rivière  
Nicolet, 1925, M.Q.  
Huile sur toile  
40 $\frac{9}{16}$  x 54 $\frac{7}{16}$



4



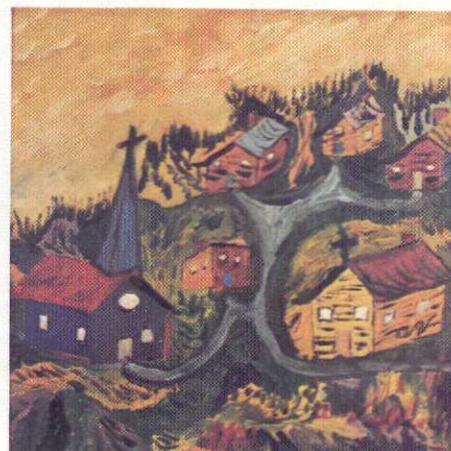
5

**4. Molinari, Guido**  
Mutation quadriviolet  
1966, M.A.C.  
Acrylique sur toile  
69 x 41 $\frac{1}{2}$

**5. Borduas, Paul-Émile**  
Epanouissement  
1956, M.A.C.  
Huile sur toile  
51 x 77



6



7

**6. Ferron, Marcelle**  
sans titre, 1973, M.Q.  
Huile sur toile  
51 $\frac{1}{4}$  x 64

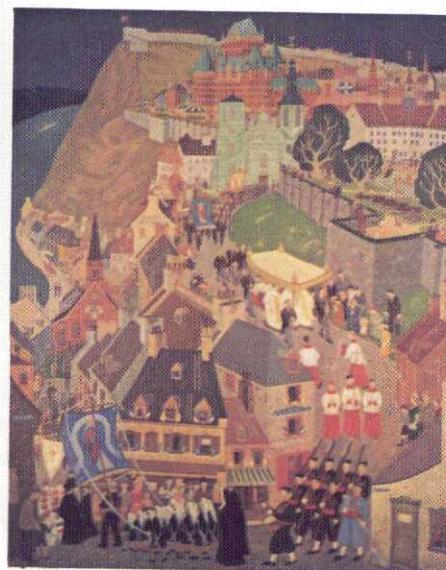
**7. Villeneuve, Arthur**  
sans titre, non daté  
M.Q.  
Huile sur linoléum  
9 x 9

Une expression de maturité:

# la peinture québécoise contemporaine



8



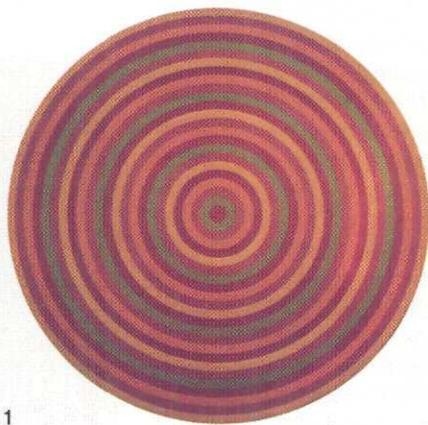
12



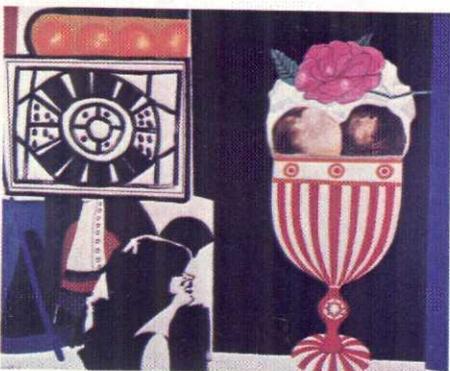
14



9



11



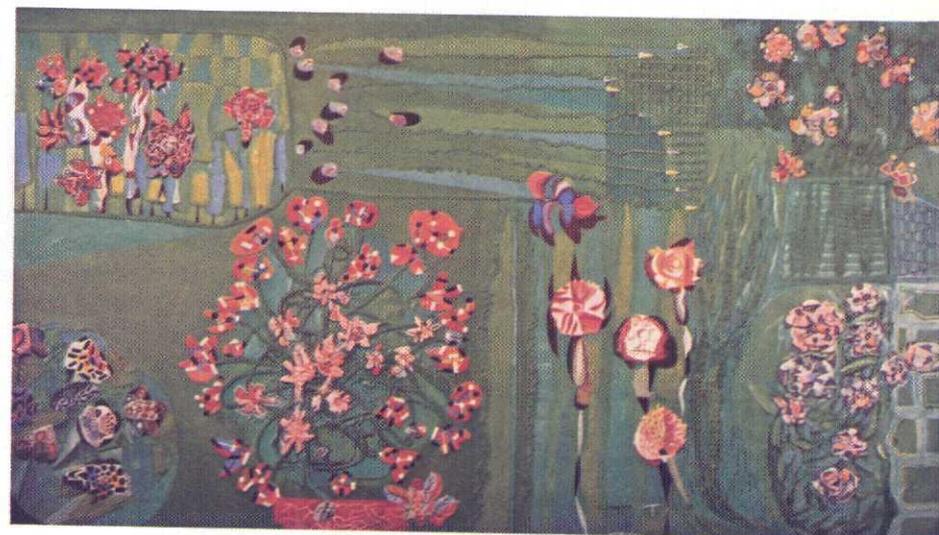
10

**8. Riopelle, Jean-Paul**  
Abstraction, 1954, M.Q.  
Huile sur toile  
51 $\frac{1}{16}$  x 63 $\frac{3}{4}$

**9. Letendre, Rita**  
Combat nordique, 1961  
M.A.C.  
Huile sur toile  
50 x 54 $\frac{1}{4}$

**10. Dumouchel, Albert**  
Un moment dans la vie d'Anna  
1966, M.A.C.  
Huile sur toile  
48 $\frac{1}{2}$  x 60 $\frac{1}{2}$

**11. Tousignant, Claude**  
Accélérateur chromatique  
1967, M.A.C.  
Acrylique sur toile  
Diamètre 48"



13

**12. Lemieux, Jean-Paul**  
La Fête-Dieu à Québec  
1944, M.Q.  
Huile sur toile  
60 $\frac{1}{16}$  x 48 $\frac{1}{16}$

**13. Pellan, Alfred**  
Jardin vert, 1958, M.Q.  
Huile, acrylique et relief  
sur toile  
41 $\frac{1}{8}$  x 73 $\frac{3}{8}$

**14. DeTonnancour, Jacques**  
Image d'un mythe inconnu  
1964, M.Q.  
Huile et texture sur toile  
39 $\frac{15}{16}$  x 27 $\frac{3}{4}$

M.Q.: Musée du Québec.  
M.A.C.: Musée d'art contemporain.

# L'AMOUR, L'HOMME ET LA FEMME . . .

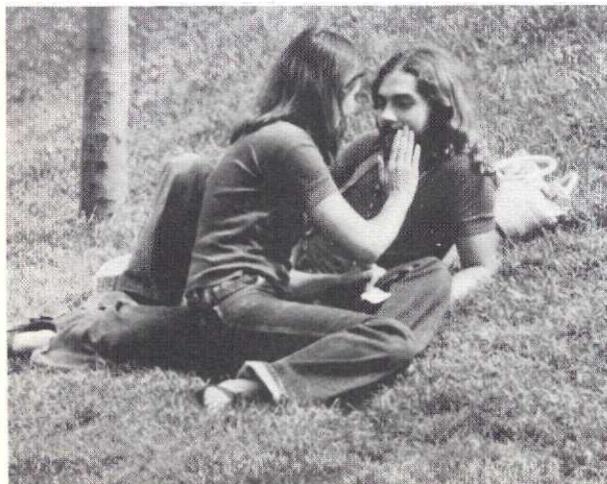
*La littérature québécoise naissante cherche à exprimer les amours de l'homme et de la femme. Parfois cette expression est grinçante quand le souvenir du poids de la religion est trop intense. D'autres fois, l'espoir apparaît au coin d'un rêve. À travers l'écriture, c'est la conscience qui se forme et s'exprime.*

## Visage de l'intelligence

Que le Canada français ait posé, depuis vingt-cinq ans, dans la vie politique et économique du monde, une certaine affirmation, personne ne le contestera. Les oeuvres sociales, de leur côté, ont dépassé de beaucoup les espoirs de ceux de nos chefs qui, au tournant du siècle, rêvaient d'une nation réaliste et forte. L'élaboration doctrinale et les réalisations matérielles de cette mise en valeur sont d'authentiques témoignages d'intelligence. C'est une nation saine qui s'équilibre et se hausse vers l'échange. C'est un corps qui mûrit, où une pensée universelle s'incarnera. Une intelligence qui ainsi s'encraie au coeur de son univers particulier a franchi l'étape de la gratification passive et de l'imitation. Une culture canadienne-française ébauche ses premiers gestes d'offrande à la pensée universelle. Dans tous les domaines de la création intellectuelle: littérature, musique, arts plastiques, le seuil est franchi de la documentation psychologique vers l'expression humaine et, de tous nos progrès, celui-ci, sans frontière et sans poids mesurable, est cependant le plus fondamental. Des oeuvres existent aujourd'hui qui sont bien de nous et dans tous les langages de l'esprit. Des oeuvres, peu nombreuses certes, hésitantes et impures par endroits mais admises, ont jeté par delà trois siècles de tâtonnement et de réussites d'exception, des trajectoires définitives vers l'audience.

*Ernest Gagnon*

L'homme d'ici, pp. 155 - 156  
H.M.H., Montréal, 1963



*Maria Chapdelaine, le classique de Louis Hémon, illustre une conception presque tragique de la femme que dépassent les événements.*

Maria frissonna; l'attendrissement qui était venu baigner son coeur s'évanouit; elle se dit une fois de plus:

«Tout de même . . . c'est un pays dur, icitte. Pourquoi rester?»

Alors une troisième voix plus grande que les autres s'éleva dans le silence: la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre.

Elle vint comme un son de cloche, comme la clameur auguste des orgues dans les églises, comme une plainte naïve et comme le cri perçant et prolongé par lequel les bûcherons s'appellent dans les bois. Car en vérité tout ce qui fait l'âme de la province tenait dans cette voix: la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une racine ancienne a retrouvé son adolescence.

Elle disait:

«Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés . . . Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'ayons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié.

«Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes. Nous avons apporté dans nos poitrines le coeur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le coeur le plus humain de tous les coeurs humains: il n'a pas changé. Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant: ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées intangibles et qui devront demeurer jsqu'à la fin.

«Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: persister . . . nous maintenir . . . Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: «Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir . . .» Nous sommes un témoignage.

«C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs coeurs, qui a passé dans les

nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants: Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer . . .»

Europe Gagnon vint veiller un soir, et peut-être, en regardant à la dérobée le visage de Maria, devina-t-il que son coeur avait changé, car lorsqu'ils se trouvèrent seuls il demanda:

«Calculez-vous toujours de vous en aller, Maria?»

Elle fit: «Non» de la tête, les yeux à terre.

«Alors . . . Je sais bien que ça n'est pas le temps de parler de ça, mais si vous pouviez me dire que j'ai une chance pour plus tard, j'endurerais mieux l'attente.»

Maria lui répondit:

«Oui . . . Si vous voulez, je vous marierai comme vous m'avez demandé, le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles.»

Maria Chapdelaine — récit du Canada français  
pp. 239 - 240 - 241 - 244 - 245  
Éditions Bernard Grasset — 1954



# DANS LA LITTÉRATURE ET LA SOCIÉTÉ.

**Les confessions d'une vieille dame sur les affres d'un mariage pour lequel elle n'était pas préparée.**

«Je dois, au préalable, avouer que j'ignorais tout de la sexualité. J'en ignorais même le nom. Ni à la maison, moins encore au couvent, le sujet en était mentionné, non pas qu'il fût tabou: il n'existait pas. Il faut pour me comprendre se reporter aux années de l'avant-première grande guerre. Le nu ne courait pas les rues et ne s'étalait pas sur les plages; le cinéma n'en faisait pas de gros plans, et la mode le surhabillait, car il était synonyme d'indécence. Qui osait se décolleter était montré du doigt. Nos manuels de sciences naturelles ne contenaient aucun chapitre sur l'anatomie. L'un de mes oncles, qui avait rapporté de Paris une édition illustrée des «Fleurs du Mal», causa un beau scandale. La morale de l'époque était rigoureuse et personne n'en moquait les règles. Au couvent, l'élève soupçonnée du moindre dévergondage était passible de renvoi. J'ai su que dans les collèges de garçons, il en était tout autrement. Dans son orgueil de petit mâle, quel adolescent, surtout s'il est beau, ne s'adonne, à son corps défendant ou provocant, au plaisir solitaire et à l'homosexualité, ne serait-ce que provisoirement! Il a de la sexualité une expérience que ne peut avoir une couventine



élevée par des religieuses. J'arrivais donc intacte au mariage. Ma virginité méritait quelque ménagement. Or, mon mari voulut tant s'assouvir à ma chair qu'il la blessa. Un bûcheron ne viole pas autrement que je le fus une jeune fille égarée en forêt. Égarée, je l'étais dans le lit nuptial, parquée là, telle une bête, pour qu'on la monte. Une hémorragie me fit perdre connaissance. Le médecin de l'hôtel fut mandé d'urgence. Le lendemain, en m'éveillant, je vis mon mari qui avait l'air furieux. «On ne t'a donc pas appris à faire l'amour?» me demanda-t-il avant même que je lui dise bonjour. Comment répondre à sa question? Je fis semblant de n'avoir rien entendu. «Es-tu sourde et muette? En ce cas, à bientôt!» Il sortit en claquant la porte. Que ma vie eût été différente s'il était parti pour toujours! C'est ce que je me suis dit longtemps après, mais, ce matin-là, ce n'est pas ce que je me disais. L'homme qui m'avait parlé si grossièrement était-il le même qui, la veille encore, jurait devant Dieu de m'aimer toujours? Je voulais oublier comme un cauchemar la violence avec laquelle, la nuit précédente, il était entré en moi. Toutefois, ses paroles, les premières qu'il m'adressait depuis que j'étais devenue sa femme, pouvais-je les oublier? Non, je n'avais pas appris, selon son langage, à faire l'amour. S'attendait-il à ce que mon comportement fût celui d'une courtisane? La lettre anonyme me revint en mémoire. Elle n'était peut-être pas mensongère. Ce qui était vrai, c'est que le corps de mon mari, en s'abattant sur le mien, ne m'avait pas que déchirée; mes sentiments étaient atteints; mon affection ravalée. Je me posais d'épouvantables questions auxquelles je n'osais répondre. Non, je n'avais pas le droit de douter que mon mari m'aimait comme je l'aimais. Il reviendrait; nous nous expliquerions. Je lui pardonnerais; je lui avais déjà pardonné. J'attendis qu'il revînt. Que faisait-il? Où était-il?

Paul Toupin

Le coeur a ses raisons, pp. 93 - 94 - 95  
Le Cercle du livre de France, 1971

**La sexualité n'est pas toujours refusée ou même soupçonnée, comme le montre l'excessive passion de Christine, coupable seulement d'avoir quitté un amant pour un autre.**

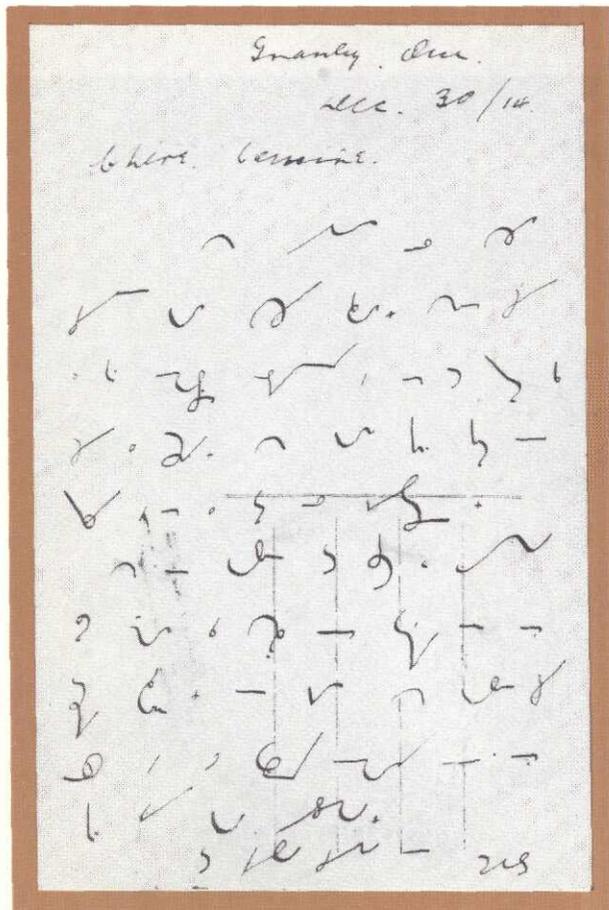
Jean-William me manque. Sérieusement et gravement, je ressens son absence comme une privation terrible; pourtant, je sais bien qu'il m'a frappée, battue, affreusement traitée — mais puisque je ne méritais rien de mieux . . . Mon Dieu, je devrais taire en moi le désir impudique que j'éprouve pour Jean-William: vraiment intolérable, ce manque d'un corps nu qu'on a déjà caressé, embrassé, d'un corps merveilleux dont je connais l'infatigable ressort et la puissance! Je ferais des bassesses pour qu'il vienne encore en moi, pour qu'il me déshabille sans crainte de déchirer mes vêtements, sans égard; oui, je lui demanderais, s'il était sain d'esprit, de se rouler sur moi, de m'écraser sous son poids, de sucer mes seins, de les tenir dans ses mains, de me caresser le ventre, de me donner des baisers sur chaque oreille, puis de me masser, comme il le faisait si bien, les faces internes des deux cuisses! C'est insensé: je délire, j'ai des hallucinations obscènes à cause de cette drogue maudite que m'a administrée le docteur Franconi! Du coup, je deviens injuste pour Robert; je suis sans pitié pour lui, je ne veux plus le revoir, je l'abandonnerais à ses perfusions qui le tiennent en vie pour aller rejoindre Jean-William qui, après tout ce temps sans moi, me prendrait d'abord une dernière fois avant de me tuer. Car je sais bien qu'il me tuerait; qu'il ne me pardonnerait pas d'être partie lâchement de San Diego et d'être venue à Montréal pour rejoindre Robert et vivre avec lui — enfin, même le peu de temps que j'ai vécu avec lui . . .

## Postface

Je termine la lecture du manuscrit de Christine en larmes. Un mois s'est passé depuis; et bien des choses aussi, bien des événements, bien des drames. Le jour où elle apposait le dernier mot à ce livre, elle s'est enlevé la vie: elle a utilisé une technique, pour ce faire, connue à peu près seulement par les médecins et les infirmières: elle a pris une seringue parmi les divers instruments qui se trouvaient dans une commode de ce petit bureau de l'hôpital du Sacré-Coeur, et elle s'est fait une injection intraveineuse qui a provoqué une embolie gazeuse. Elle fut trouvée étendue sur le lit d'hôpital installé dans le bureau, la seringue encore plantée dans sa chair. Elle était morte peu de secondes après sa tentative de suicide.

Hubert Aquin

l'Antiphonaire, pp. 242 - 243 - 244  
Cercle du livre de France, 1969



# L'AMOUR, L'HOMME ET LA FEMME . . .

“L'amour est ( . . . ) le plus grand mythe littéraire. Comme sujet d'invention entre les mains de l'écrivain, il exprime la synthèse des relations individuelles et sociales, il incarne le rapport de la littérature et de la société. L'un des premiers soucis de toute littérature qu'elle soit écrite ou orale, mythologique et religieuse ou réaliste et laïque, est de chercher ce rapport.

Michel Van Schendel

L'Amour dans la littérature canadienne-française  
Les Presses de l'Université Laval, pp. 153 et 165

**Angéline et Maurice Dauville sont fiancés. Le père d'Angéline meurt. Le chagrin est tel que la jeune fille semble ne plus tenir à la vie. Prostrée, elle a un jour un accident qui la défigure. L'amour passion de Maurice se refroidit. Les fiançailles sont brisées et Angéline, de retour à la maison paternelle, écrit son journal:**

## Feuilles détachées

7 mai

Il me tardait d'être à Valriant; mais que l'arrivée m'a été cruelle! que ces huit jours m'ont été terribles! Les souvenirs délicieux autant que les poignants me déchirent le coeur. J'ai comme un saignement en dedans, suffocant, sans issue. Et personne à qui dire les paroles qui soulagent.

M'entendez-vous, mon père, quand je vous parle? Savez-vous que votre pauvre fille revient chez vous se cacher, souffrir et mourir? Dans vos bras, il me semble que j'oublierais mon malheur.

Chère maison qui fut la sienne! où tout me le rappelle, où mon coeur le revoit partout. *Mais jamais plus, il ne reviendra dans sa demeure.* Mon Dieu, pardonnez-moi. Il faudrait réagir contre le besoin terrible de me plonger, de m'abîmer dans ma tristesse. Cet isolement que j'ai voulu, que je veux encore, comment le supporter?

Sans doute, lorsqu'on souffre, rien n'est pénible comme le contact des indifférents. Mais Maurice, comment vivre sans le voir, sans l'entendre jamais, jamais! ... Ô l'accablante pensée! ... C'est la nuit, c'est le froid, c'est la mort.

Ici où j'ai vécu d'une vie idéale si intense, si confiante, il faut donc m'habituer à la plus terrible des solitudes, à la solitude du coeur.

Et pourtant, qu'il m'a aimé! Il avait des mots vivants, souverains, que j'entends encore, que j'entendrai toujours.

Dans le bateau, à mesure que je m'éloignais de lui, que les flots se faisaient plus nombreux entre nous, les souvenirs me revenaient plus vifs. Je le voyais comme je l'avais vu dans notre voyage funèbre. Oh! qu'il l'a amèrement pleuré, qu'il a bien partagé ma douleur. Maintenant que j'ai rompu avec lui, je pense beaucoup à ce qui m'attache

pour toujours. Tant d'efforts sur lui-même, tant de soins, une pitié si inexprimablement tendre!

C'est donc vrai, j'ai vu l'amour s'éteindre dans son coeur. Mon Dieu, qu'il est horrible de se savoir repoussante, de n'avoir plus rien à attendre de la vie. Je pense parfois à cette jeune fille *livrée au cancer* dont parle de Maistre. Elle disait: «Je ne suis pas aussi malheureuse que vous le croyez: Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui.»

Ces admirables sentiments ne sont pas pour moi. Mais, mon Dieu, vous êtes tout-puissant, gardez-moi du désespoir, ce crime des âmes lâches. Ô Seigneur! que vous m'avez rudement traitée! que je me sens faible! que je me sens triste! Parfois, je crains pour ma raison. Je dors si peu, et d'ailleurs, il faudrait le sommeil de la terre pour me faire oublier.

La nuit après mon arrivée, quand je crus tout le monde endormi, je me levai. Je pris ma lampe, et bien doucement je descendis à son cabinet. Là, je mis la lumière devant son portrait et je l'appelai. J'étais étrangement surexcitée. J'étouffais de pleurs, je suffoquais de souvenirs, et, dans une sorte d'égarément, dans une folie de regrets, je parlais à ce cher portrait comme à mon père lui-même.

Je fermai les portes et les volets, j'allumai les lustres à côté de la cheminée. Alors son portrait se

trouva en pleine lumière — ce portrait que j'aime tant, non pour le mérite de la peinture, dont je ne puis juger, mais pour l'adorable ressemblance. C'est ainsi que j'ai passé la première nuit de mon retour. Les yeux fixés sur son si beau visage, je pensais à son incomparable tendresse, je me rappelaï ses soins si éclairés, si dévoués, si tendres. Ah, si je pouvais l'oublier comme je mépriserais mon coeur! Mais béni soit Dieu! La mort qui m'a pris mon bonheur, m'a laissé tout mon amour.

Laure Conan

Angéline de Montbrun. Fides, 1967  
pp. 89-90-91.

1894

*Votre nom Aimé, sur mes  
lèvres est plus doux que le miel*

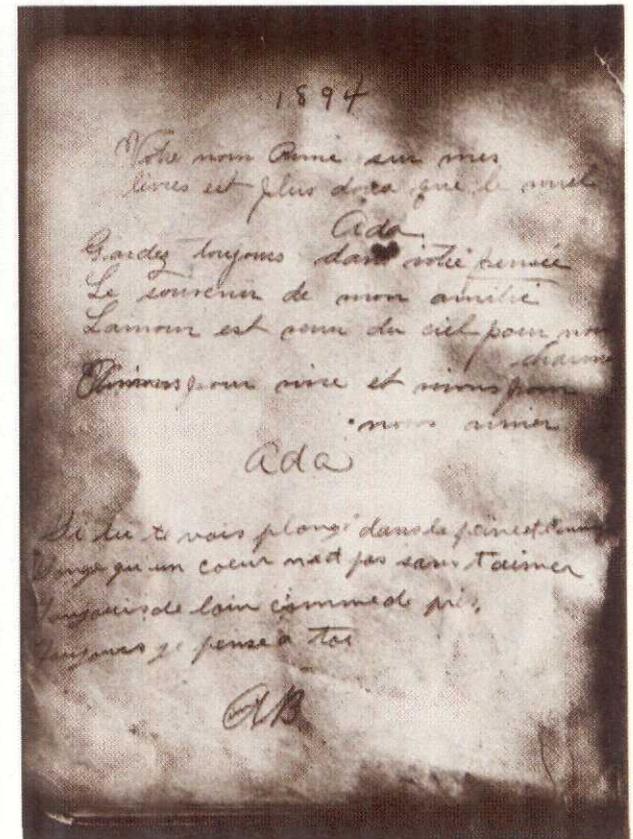
Ada

*Gardez toujours dans votre pensée  
Le souvenir de mon amitié  
L'amour est venu du ciel pour nous charmer  
Aimons-nous pour vivre et vivons pour nous aimer*

Ada

*Si tu te vois plongé dans la peine et l'ennui  
Songe qu'un coeur n'est pas sans t'aimer  
Toujours de loin comme de près  
Toujours je pense à toi*

Aimé B.



Tiré du Livre de Pensées de Ada Gauthier, 1894.

# DANS LA LITTÉRATURE ET LA SOCIÉTÉ.

**La femme qui se sacrifie pour Dieu, n'est pas pour autant sauvée. Dans la famille où tous les vices sont connus, il n'est pas surprenant de voir le fûté Jean-Le Maigre faire un douteux panégérique de sa soeur Héloïse.**

La visite chez Héloïse se transforma en roman qu'ils écrivirent à l'aube, entre le lit et l'armoire, les pieds nus dans l'air glacé qui coulait de la fenêtre et qui causait ces maux d'oreilles dont avait beaucoup souffert Jean-Le Maigre, mais qu'il finissait par oublier, enflammé par le beau titre inscrit dans son cahier: «Journal d'un homme à la proie des démons» que contemplait le Septième, penché sur son épaule. «Je veux parler ici, écrivait Jean-Le Maigre qui tombait de sommeil, mais n'en parlait pas — de notre visite chez notre soeur la Sainte, qui ne mange pas, ne vole pas et ne tue pas, comme la plupart des gens — et qui n'a pour compagnie, dans sa chambre, qu'un prie-Dieu, un crucifix, et une famille de souris, qui croissent en grand nombre, chaque année. La piété d'Héloïse est donc le sujet de ce triste roman dont vous lirez la suite, chaque nuit, à la même heure, si les oiseaux de l'insomnie vous tourmentent comme ils me tourmentent! Hélas, mon frère et moi, après une vie pécheresse, voulons nous convertir. Il est trop tard, mais on y pense toujours trop tôt. C'est donc pour convertir mon frère que j'avais pensé lui offrir le bon exemple de notre soeur — que je

croyais à genoux et récitant ses oraisons, pendant la nuit, mais qui, j'ai honte de l'avouer ici — ne pria pas du tout, bien au contraire. Je ne veux pas entrer dans des descriptions qui choqueraient ma grand-mère, car, indiscrete comme elle est, il est certain qu'elle lira ces pages. Mais mon frère et moi avons été très surpris, et heureux de l'être — en découvrant que notre soeur faisait par elle seule ce que nous, nous aimons faire à deux, ou à quatre, quand Alexis et Pomme sont réveillés, mais ils sont si paresseux qu'ils préfèrent dormir. Cet événement est d'une grande importance, et il serait bon de lui consacrer un chapitre intitulé LES DÉBOIRES D'HÉLOÏSE ou LA CHUTE D'HÉLOÏSE ou HÉLOÏSE APERÇUE DE NUIT À L'HEURE DE LA TENTATION mais la pauvreté arrête ma plume DANS SON ÉLAN non seulement la pauvreté mais le froid, car l'encre gèle au bout de ma plume, et moi-même en cette froide nuit de janvier...

— Tu parlais d'Héloïse, dit le Septième.  
«Il y a un mystère Héloïse, poursuivait donc Jean-Le Maigre, comme il y a un mystère Jean-Le Maigre. Le lecteur peut me suivre dans mon douloureux pè le ri na ge vers la mort, la forêt s'épaissit, mes yeux se ferment ET JE VIEILLIS DE MILLE ANS À MA SOLITUDE SONGEANT. Je dois donc suspendre ici, la pal pi tan te histoire d'Héloïse. Pour plus de détails, attendez jusqu'à la semaine prochaine. Ayant levé les yeux de mon cahier, je viens d'apercevoir mon frère, hélas foudroyé par le sommeil, et qui gît, la face contre terre... Je vais moi-même défaillir sur le sol dans quelques instants et me servir du coude de mon frère comme oreiller. Que le lecteur veuille bien pardonner mon absence. Ma gorge brûle, mes reins chancellent, mon genou fléchit, et de mon nez douloureux... Jean-Le Maigre s'était endormi.

**Marie-Claire Blais**

Une saison dans la vie d'Emmanuel  
Éditions du Jour, 1965 — pp. 39-40

**Un texte extraordinaire du langage créateur. Une histoire triste entre deux adolescents. Mille Mille, le narrateur et son amie Chateaugué.**

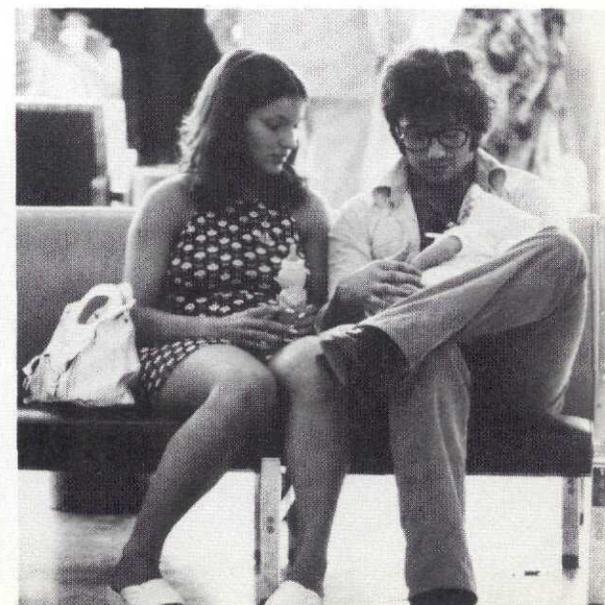
Si nous avons décidé de nous suicider, ce n'est pas à cause de l'argent; nous le reconnaissons, à notre grande honte. C'est à cause des hommes que je me suicide, des rapports entre moi et les êtres humains. Chaque être humain m'affecte; c'est l'affection: l'amitié, l'amour, la haine, l'ambition. Je suis malade d'affection. L'affection m'a rendu l'âme malade. J'ai l'âme constipée d'affection. Plus je vieillis, pire c'est.

Chateaugué est morte. Elle s'est tuée, la pauvre idiote, la pauvre folle! Si elle s'est tuée pour m'attendrir, elle s'est tuée pour rien, elle a manqué son coup. Je m'en fiche! J'ai failli m'évanouir quand j'ai ouvert la porte, mais maintenant je ne sens plus rien. J'ai comme envie de rire. Elle portait la robe de la mariée. Il y avait un lac de sang sur le carrelage. La robe de la mariée était bien trop grande pour elle. Elle avait l'air d'une folle. Elle s'est tuée avec les deux poignards que nous avions volés, que nous avions volés pour jouer un tour au pharmacien, que nous avions volés pour rire. Elle se les est plantés dans le cou, où c'est mou, où il n'y a pas d'os.

Elle était laide. Elle avait l'air stupide et médiocre dans sa robe trois fois trop grande, dans le lit défait, dans la chambre en désordre. L'odeur âcre du sang m'a pris à la gorge, comme quand on passe près d'un abattoir. J'ai comme envie de rire. Je suis fatigué comme une hostie de comique.

**Réjean Ducharme**

Le nez qui voque. NRF, 1967  
p. 31, pp. 274-275.





Cliner l'oeil droit deux fois; je suis engagée.  
L'oeil gauche; je suis mariée.

Fermer les deux yeux; je voudrais être votre fiancée.  
Hausser les sourcils; embrassez-moi.

Lever les yeux au plafond; je vous aime à en mourir.  
Fermer l'oeil droit; essayer à m'aimer.

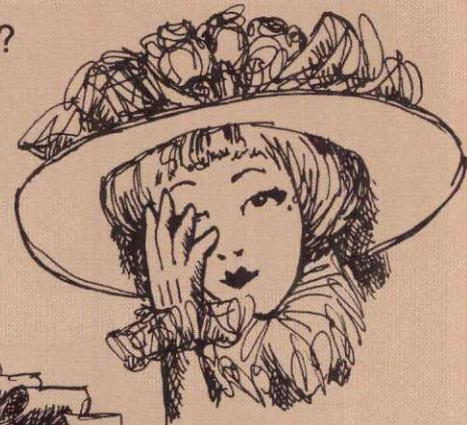
Couvrir les yeux avec les deux mains; tout à l'heure.  
Placer le quatrième doigt droit sur l'oeil; m'aimez-vous?

Placer le quatrième doigt gauche; puis-je vous voir à la maison?

Placer le troisième doigt sur l'oeil gauche; êtes-vous aimé?

Placer le petit doigt sur l'oeil; n'avez-vous pas honte?

Ada



# Plaisir d'été

par Jéhane Benoit

Au temps de nos ancêtres, les feuilles de céleri étaient remplacées par les feuilles de livêche, qui était une plante sauvage à cette époque. Le miel sauvage était aussi de mise, et le citron était remplacé par la surette des bois. Quant au cidre, il a depuis des siècles fait partie du patrimoine culinaire du Québec.

Breuvage frais et vite fait. Il faut le faire au mélangeur électrique.

## Ingrédients:

- 1 tasse de cidre semi-doux
- ½ tasse de feuilles de céleri
- 2 cuillères à thé de miel
- ½ citron pelé
- 1 tasse de glace concassée.

1. Mettre le tout dans le verre du mélangeur.
2. Couvrir et brasser à vitesse moyenne 1 minute.
3. Servir tel quel ou couler.

Donne 1 chopine.

## Pensons métrique!

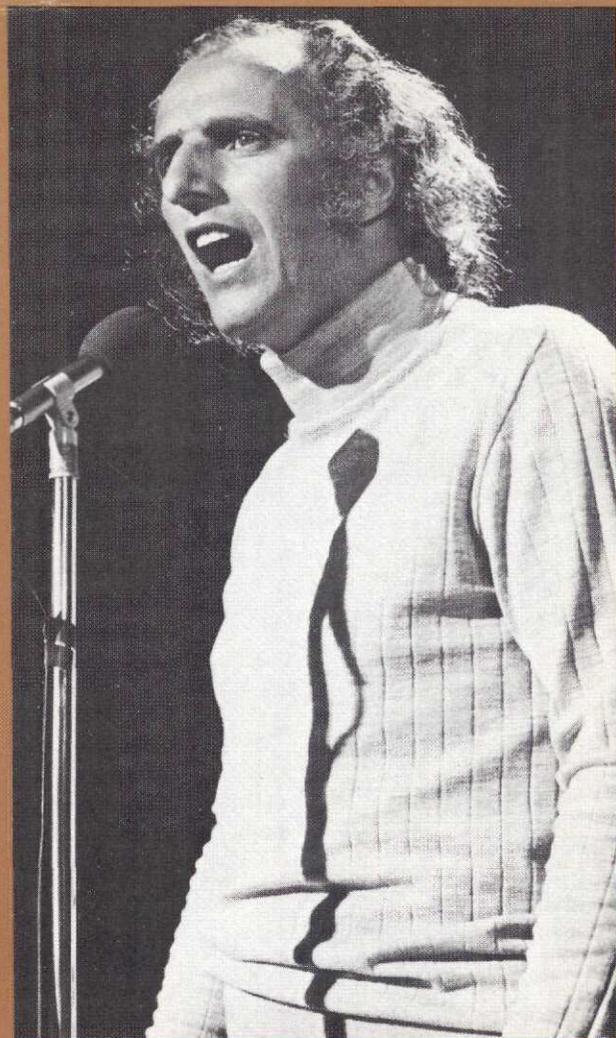
- |   |        |
|---|--------|
| 1 tasse de 8 onces a une capacité d'environ | 250 ml |
| 1 cuillère à table,                         | 15 ml  |
| 1 cuillère à thé,                           | 5 ml   |



# Pendant que...

Paroles et musique: Gilles Vigneault,  
Arrangement: Gaston Rochon.

Musical notation for the first system, including vocal line and piano accompaniment. The lyrics 'Pendant que les ba-' are visible.



Musical notation for the second system, including vocal line and piano accompaniment. The lyrics 'teaux font l'amour et la guerre avec l'eau qui les broie' are visible.

Musical notation for the third system, including vocal line and piano accompaniment. The lyrics 'seaux dans les secrets des bois deviennent des ri-viè-res' are visible.

Musical notation for the fourth system, including vocal line and piano accompaniment. The lyrics 'Moi Moi Je t'ai me' are visible. A circled 'C' symbol is present.

## «Une biographie...?»

Je ne suis pas mort.  
Vécu treize ans à Natashquan.  
Étudié une quinzaine d'années.  
Enseigné durant sept autres.  
Ramé, pêché, chassé, dansé,  
portagé, couru la grève,  
débardé, ri et pleuré,  
cueilli bérés, bluets, framboises,  
aimé, prié, parlé, menti.  
Écrit cent chansons et deux livres.  
Ai l'intention de continuer...  
... en automne 1962».

Gilles Vigneault

CODA

Musical notation for the CODA section, including vocal line and piano accompaniment. The lyrics 'T'ai me' are visible.

Pendant que le soleil  
Plus haut que les nuages  
Fait ses nuits et ses jours  
Pendant que ses pareils  
Continuent des voyages  
Chargés de leurs amours

Moi, Moi, je t'aime  
Moi, Moi, je t'aime

Pendant que les grands vents  
Imaginent des ailes  
Aux coins secrets de l'air  
Pendant qu'un soleil blanc  
Aux sables des déserts  
Dessine des margelles

Moi, Moi, je t'aime  
Moi, Moi, je t'aime

Pendant que les châteaux  
En toutes nos Espagnes  
Se font et ne sont plus  
Pendant que les chevaux  
Aux cavaliers perdus  
Traversent des montagnes

Moi, Moi, je t'aime  
Moi, Moi, je t'aime

Pendant qu'un peu de temps  
Habite un peu d'espace  
En forme de deux cœurs  
Pendant que sous l'étang  
La mémoire des fleurs  
Dort sous son toit de glace

Moi, Moi, je t'aime  
Moi, Moi, je t'aime